

MA PEAU D'UN AUTRE MONDE
Voyage initiatique en terres aborigènes

Collection Témoignages

© Mama Éditions (2021)

Tous droits réservés pour tous pays

ISBN 978-2-84594-367-4

Mama Éditions, 1 rue des Montibœufs, 75020 Paris (France)

Vanessa ESCALANTE

*MA PEAU
D'UN AUTRE MONDE
Voyage initiatique en terres aborigènes*

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

Ce livre est publié à titre informatif et ne saurait se substituer
aux conseils de professionnels de la santé.
Les propos publiés dans ce livre n'engagent que leurs auteurs.

MAMA ÉDITIONS

Je reconnais l'autonomie et la souveraineté des Premières Nations d'Australie. Je remercie spécialement celles qui m'ont accueillie et enseignée. Pour commencer ce récit, je souhaite rendre hommage et témoigner de mon profond respect aux propriétaires traditionnels des terres que j'ai foulées, ainsi qu'aux anciens de ce pays, passés, présents et futurs.

*Warumungu
Warlmanpa
Larrakia
Arabana
Arrernte
Badimaya
Wangkathaa
Yalarrnga
Alyawarre
Kukatja-Pintupi
Guugu-Yimidhirr
Kuku-Yalanji
Jabirr-Jabirr-Yawuru-Jukun
Nyoongar
Wiradjuri
Euahlayi*

Pour Darren,
à la mémoire de Naburrula

« J'ai su que je faisais partie de la grande famille quand Naburrula, une aînée de la nation Warumungu, m'a dit: "Tu es l'une des nôtres." Cette seule phrase fait force de loi dans une communauté traditionnelle aborigène. Les paroles ont valeur de lien. »

AVANT-PROPOS

Ce livre contient des séquences fictionnelles à l'intérieur de séquences réelles. Ces séquences peuvent évoquer des rêves aborigènes, dont l'autrice s'est librement inspirée, notamment celui du pélican et du chasseur.

L'autrice n'a pas connaissance des vraies histoires du pélican et du chasseur issues du Temps du rêve. Ces récits, très complexes et anciens, n'appartiennent qu'à leurs seuls gardiens traditionnels ainsi qu'à leurs descendants.

L'autrice témoigne de sa seule expérience personnelle, intrinsèquement liée à ses voyages entre la France et l'Australie. Elle y exprime sa quête guidée par la question des rêves aborigènes.

Certains infimes fragments de rêves lui ont été partagés, notamment celui des deux serpents. L'évocation de certains rêves peut l'aider à refléter sa démarche et y voir ses propres symbolismes. Tels qu'évoqués ici, ils ne sont pas gage de la vérité concernant la cosmogonie des nombreuses cultures aborigènes d'Australie.

Seuls ces peuples autochtones sont légitimes à exprimer leurs visions du monde. Le titre a été délibérément choisi par l'autrice pour symboliser sa mue, sa transformation vers une meilleure compréhension de son

NOTE DE L'AUTRICE

La peinture utilisée sur le fond de la couverture a été réalisée à l'ocre rouge avec des pointillés blancs. L'artiste a représenté un serpent dans son pouvoir primordial. Les cercles concentriques sont le corps enroulé du serpent et son campement ou son trou d'eau, un lieu où l'eau est vivante. Les points blancs représentent la terre.

histoire et son retour vers ses racines. Sa peau, sa terre. Le mot « aborigène » signifie « être du pays dans lequel on vit ». En Australie, l'autrice a opéré un retour vers son pays, la France, ses racines intérieures, son corps. C'est en cela qu'elle témoigne et remercie les rencontres qui l'ont guidée.

PRÉAMBULE

Il y avait dans ma famille une notion clanique très forte, ce qui appartenait à l'un appartenait aussi à l'autre et une grande solidarité régnait dans les joies comme dans les peines. Ma mère avait une sœur et cinq frères et nous habitions tous dans le même village du sud de la France. Comme il est coutume chez les Aborigènes, j'ai vécu un peu chez tout le monde, au sein d'une grande famille. Ma mère, qui travaillait et s'occupait seule de ses enfants, donnait à garder mon demi-frère aîné et moi. Mon frère vivait chez ses grands-parents paternels et moi chez ma tante.

À cette époque, la télévision tenait une place très importante dans ma vie, me servant à comprendre ce que l'on ne pouvait pas m'expliquer. Il y avait dans mon enfance un cortège de morts, toujours plus violentes et dramatiques (suicide, accidents, maladies...) qui ont gravé en moi la notion de survie au fer rouge. Et dans cette survie, il y avait l'idée du rêve, et le rêve c'était la fiction.

La première disparition, qui me hanta le plus, bien qu'elle ait eu lieu avant ma naissance, était celle du père de mon frère. Il avait laissé ma mère veuve à 27 ans. Personne dans la famille n'avait fait le deuil de cet homme, il était interdit d'en parler. Pour le découvrir,

ainsi que les circonstances de sa mort, je notais dans un carnet d'enquête toutes les bribes de conversations le concernant, les dates, les lieux, et écoutais secrètement le son de sa voix enregistrée sur une cassette. Il était mort silencieusement à 26 ans, cinq jours après un accident de travail, sans que personne n'ait eu le droit de le voir pendant la phase critique à l'hôpital. Ce silence a perduré trente ans. Je rêvais de cet inconnu, de ce fantôme qui, comme tous les êtres partis trop jeunes, était devenu une icône familiale. Il était le père de mon frère, l'amour idéal de ma mère, le fils adoré de mes grands-parents.

Je ne l'avais pas connu, pourtant, il faisait partie de moi.

C'est essentiellement ce non-dit et l'idée de la mort qui a fait naître en moi le besoin de « faire exister » et de me passionner pour tout ce qui se passait dans la petite lucarne : les fictions retransmettaient la vie visible, dénouée et palpable. Ainsi, je voulais que ma vie soit aussi fantastique qu'à la télévision, sinon elle ne valait pas la peine d'être vécue. C'est à l'âge de 6 ans que je décidai de devenir actrice.

À cette époque, je me rendais chez mon père deux week-ends par mois. Après la séparation d'avec ma mère, mon père s'était marié avec une évangéliste. À l'église, je découvrais avec une grande curiosité le sens du « culte » et, parfois avec terreur, les pratiques d'exorcisme.

J'étais bringuebalée d'une maison à l'autre, d'un univers à l'autre, entre le calme apaisant des foyers de ma tante et de mes grands-parents, les secrets de ma

mère, les cantiques expiatoires des évangélistes et la distance de mon père. À la télévision, « Bebel » était mon idole, il incarnait l'ami idéal, celui qui rendait grandiose le sens de la vie et, surtout, était capable de se tirer de toutes les situations, même les plus rocambolesques. J'ai entamé le travail de l'acteur à l'âge de 14 ans. J'ai fait du théâtre et effectué des formations proches de celles de Sanford Meisner et Stanislavski entre Marseille et Paris, études qui m'ont fait entrer au cœur de la démarche cinématographique.

Ce qui m'a toujours fascinée dans le travail de l'acteur, c'est l'instant où, dans la construction du personnage, l'esprit lâche prise en abandonnant le corps tout entier à ce qu'il est de plus naturel, instinctif. Au cours de mon apprentissage, j'ai eu la chance de travailler des personnages existant au cinéma et j'ai découvert les univers de Marco Ferreri et de Bertrand Blier ; à cette époque, je me suis sentie en parfaite adéquation avec leur vision personnelle du monde, la théâtralité de leur mise en scène, le sens de l'autodérision et une capacité intellectuelle de parler à ce qu'il y a de plus organique : le sexe, la bouffe, la mort. Leurs personnages, souvent en marge ou bien sortis volontairement de la société (je pense à *Liza*, *La Grande Bouffe*, *Les Valseuses*) cherchent un état de transcendance et d'extrême, mais souvent sans y parvenir. C'est la poésie qui découle de leur échec, de ce non-aboutissement personnel, qui m'émeut. Si j'avais pu écrire des films existants, ce serait sans hésitation ceux de Marco Ferreri, car les personnages de *Liza* et de *La Grande Bouffe* lâchent tous les codes que leur impose leur milieu pour aller au

bout de leur déchéance physique et morale. Derrière cette « descente », il y a l'idée d'une renaissance. De même, si j'avais pu vivre des tournages, je me serais joyeusement perdue dans les jungles impénétrables de Werner Herzog et de John Boorman (*Aguirre, la colère de Dieu* et *La Forêt d'émeraude*) comme dans les tourments émotionnels qui habitent leurs protagonistes, pour qui la seule échappatoire est la certitude qu'après la mort, il y a forcément un idéal.

C'est finalement dans la vraie vie et par la réalisation de documentaires que j'ai trouvé cette dimension de dépassement de moi-même. La pratique du documentaire est l'expérience qui a été la plus proche dans ma vie d'un vrai film de fiction. Après l'écriture d'un premier documentaire-fiction, *Les Derniers Traqueurs australiens*, pour France 5, en 2005, je suis repérée par un réalisateur. Je prends pour la première fois une caméra en main et pars sur le tournage d'une enquête sur le trafic de faux médicaments (*Médicaments, trafic sur le web* de Patrice du Tertre). Avec des années de recul, je me rends compte de la chance inouïe d'avoir été au cœur de cette enquête, car le tournage, en plus d'avoir été formateur sur les plans techniques et géopolitiques, s'est avéré être celui d'un film dans le film. Pendant un mois, j'ai traversé toute l'Europe jusqu'en Ukraine, accompagnée de deux baroudeurs sexagénaires, un ancien grand reporter de guerre et un espion spécialiste de la géopolitique des drogues. Un livre ne suffirait pas au récit de ce tournage, tant la folie des deux hommes, dopés à l'adrénaline, a failli nous conduire au pire. Escortés par la mafia ukrainienne à la sortie

d'un laboratoire, mes deux compères, pourtant habitués à ce type d'aventure risquée, ont eu la peur de leur vie. Je me trouvais dans une situation similaire à celles que j'imaginai pour mes personnages fictifs : prise au piège face à la folie humaine et dans l'urgence d'y échapper. Cet épisode est un morceau de semi-bravoure dans lequel l'inconscience, mêlée au désir de romance, est ce qui nous avait réunis tous les trois. Ratages sur ratages, duperie de l'espion en triples contrats, contacts évanouis dans la nature, il a fallu nous mettre en scène, les deux enquêteurs et moi-même, pour créer des séquences manquant dans le film. Après deux passages télévisés, le documentaire a été interdit de diffusion. Une grosse compagnie européenne de distribution de médicaments menaçait d'attaquer en justice France Télévisions ainsi que le réalisateur.

J'ai su définitivement que le travail de terrain était ce qui me convenait le mieux. Vivre au cœur des situations, accompagner les autres, ressentir, comprendre, absorber les expériences. À travers l'image, je pouvais aller jusqu'à résoudre mes propres conflits intérieurs. J'utilisais le processus de création comme un outil de transformation, de libération et de création d'une nouvelle réalité.

Quand je découvre le monde aborigène en 2005, je me sens habitée par une évidence. Le « rêve » est incarné dans leur culture à son plus haut degré de spiritualité. Le lien à la nature, le respect du visible et de l'invisible, la relation fraternelle avec le Grand Tout comme principe d'organisation sociale, mais aussi les conflits sociaux, l'hermétisme, la dépossession des

terres, absolument tout dans cette culture m'était familier. J'ai poursuivi mon parcours audiovisuel en ne m'intéressant plus qu'aux problématiques de ces peuples, ainsi qu'aux différents moyens créatifs de résilience. Derrière mes réalisations, il y a toujours eu un besoin d'écouter les autres, de soutenir l'expression par la parole et de mettre l'émotion en mouvement. L'image m'a servi comme support d'échange, mais aussi de matière évolutive, le film servant à créer des ponts avec les autres. Le documentaire comme outil pour « réimprimer la parole, la pensée, la réalité ». Ma collaboration régulière, ces douze dernières années, avec des clans du Territoire du Nord et du Queensland, en Australie, m'a conduite à l'étude du lien entre l'art, la médecine traditionnelle aborigène et la médiumnité. Aujourd'hui, je tente, dans divers projets, de donner du sens aux pratiques rituelles de guérison et à l'art.

CHAPITRE 1

Rencontre en terre sacrée

Tous les éléments relatés dans ce livre sont réels. Certaines informations ont été vécues au cours de multiples expériences et ont pu être regroupées en séquences uniques pour faciliter l'immersion. Cependant, des passages racontent mes voyages en vision ou en conscience à travers l'espace-temps du rêve, ils font partie intégrante de mon histoire et de ma façon d'exister. Le rêve est pour moi une dimension pleinement intégrée à ma réalité matérielle. J'ai une conscience innée du fait que mes voyages de l'esprit forment une continuité à ma réalité tangible, à travers lesquels je récupère les moyens nécessaires à ma transformation.

Ce que j'ai vu et ce qui m'a été livré n'est que le fruit de mon parcours singulier et d'une recherche personnelle. L'amour des peuples aborigènes d'Australie et une certaine chance m'ont donné à vivre ces aventures, parfois extrêmes. Mes rencontres sont le résultat d'une envie de prendre soin de la culture de l'autre. Je remercie

toutes les personnes qui m'ont fait confiance et m'ont autorisée à livrer cette odyssée australienne. Par souci déontologique, certains noms ont été modifiés. Des détails sur les pratiques aborigènes sont donnés dans le récit, dont certaines secrètes, mais qui ont déjà été dévoilés par l'anthropologie. Je ne prétends pas être détenteur d'un savoir légué, ni de faire de ces expériences un usage spirituel et/ou thérapeutique. Je crois que la transmission, la protection et le respect de l'harmonie de tous et de la planète doivent passer par la compréhension globale de la vision du monde des peuples autochtones.

Pourquoi l'Australie ? Je n'ai pas la réponse, j'ai suivi mon instinct. Quelque chose d'indéfinissable et de puissant me poussait à raconter l'histoire de terres volées et de peuples dominés. Si je creuse un peu, je pourrais trouver des liens généalogiques, mais je pense surtout que cette aventure avait pour moi quelque chose d'écrit, de mystique et d'initiatique. Pendant les dix ans d'immersions régulières que j'ai passées auprès de différents clans aborigènes, j'ai été totalement transformée. C'est en 2011 que je pars pour la troisième fois sur ce vaste territoire pour lancer le tournage d'un film : *La Révolte des rêves*. Je suis alors autrice et chef opératrice de documentaires pour la télévision. Ma découverte de la culture des Premières Nations d'Australie s'est faite cinq ans plus tôt, lors de la réalisation pour France 5 des *Derniers Traqueurs australiens*. Depuis cette rencontre avec les plus grands pisteurs du monde, je suis fascinée par leur univers. Tenter de les comprendre a sans cesse motivé mes voyages sur cet immense continent.

MA NAMPIN

Mon voyage de 2011 a pour objectif la rencontre de Nampinjimpa, une gardienne traditionnelle du peuple Warumungu, qui vit dans le Territoire du Nord en Australie, à Tennant Creek. C'est sur une photo de mon fil d'actualité Facebook que je la découvre, accompagnée de femmes de son clan. La photo porte le titre suivant : « Des femmes aborigènes contre un projet d'enfouissement nucléaire sur une terre sacrée. » Sans le savoir, Nampin va marquer le reste de ma vie. Cette femme du bush est de loin la figure féminine la plus charismatique que j'aie jamais rencontrée.

En quelques semaines, je réunis toutes mes économies pour retrouver cette inconnue au milieu des plaines arides australes. À ce moment-là, ma volonté dépasse mes capacités à gérer un tel tournage. Heureusement, l'inconscience, l'amour de l'aventure et un brin de naïveté me guident sur la route de cette odyssée tribale. Je ne sais pas encore qu'il me faudra quatre ans pour faire naître mon film. Je ne sais pas les obstacles, les incompréhensions culturelles et linguistiques, j'ignore tellement de choses, mais après tout, le film n'est-il pas un prétexte ? Ce que je sais sur le moment, c'est que mon anglais est insuffisant. Avoir la peau blanche et être munie d'une caméra ne sera pas non plus d'une grande aide pour me faire des amis, dans un pays qui a connu la colonisation pendant deux cent trente-trois ans. Je propose à Anne-Rose, métisse de la Martinique et bilingue en anglais, de m'accompagner dans ce voyage, cette quête. Cette amie de longue date aime les défis de